

ARGUS de la PRESSE

Le plus ancien Office de Coupures de Journaux

FONDÉ EN 1879

Voir au Verso

14, rue Drouot, PARIS (9^{me})

TÉLÉPHONE : 102-62

CORRESPONDANTS DE L'ARGUS :

Saint-Petersbourg, Berlin, Vienne, Londres,
New-York, Copenhague, Lisbonne, Amsterdam,
Yokohama, etc.

ALBUMS et FEUILLES D'ALBUMS pour COLLECTIONS

« L'ARGUS DES REVUES », publication mensuelle

N° DE DÉBIT.....

Extrait de.....

Adresse :.....

Date : **Septembre 190**

Signature :.....

COLONIE COMMUNISTE

Il ya quelques jours, dans un article intitulé : *Colonie Communiste*, je disais pour-quoi l'idée de reprendre, même sur de meilleures bases, la tentative de Robert Owen, de Cabet et des fondateurs de la Cécilia, idée extrêmement respectable et nullement condamnée à un avortement, malgré l'échec des tentatives antérieures, ne me séduit pas.

La réponse du camarade Butaud, un des protagonistes les plus infatigables de cette idée, ne m'est arrivée, par suite de certaines circonstances, qu'avec quelque retard. Quoi qu'il en soit, il est d'une loyauté élémentaire de la publier. La voici :

Malato interprète l'essai de communisme pratique que veut tenter un groupe de camarades selon ses conceptions, son tempérament et sa condition professionnelle.

Il donne à l'action collective d'une centaine de camarades — qui seront cinq cents avant six mois — une tendance qu'elle n'a pas. Et pour répondre simplement, je nommerai quelques-uns des plus connus : Albert Kienerl, qui, avec d'autres camarades du Groupe antimilitariste, veut fonder le *Réveil de l'Esclave* dont il assume la gérance ; Henri Beylie, qui s'efforce de propager la théorie naturienne — méthode tendant à ramener la vie à sa simplicité naturelle — E. Armand, qui édite *l'Ere Nouvelle* en y consacrant toute son énergie et une partie de son salaire de correcteur d'imprimerie ; Francis Prost, Paraf-Javal, nos amis communs, si dévoués propagandistes de l'anarchie ; Ardoin, qui rêva de fonder l'École libertaire ; David Bancel, l'acharné coopérateur ; Papillon, de l'Éducation libertaire ; Birukoff, l'ami de Tolstoï dont il répand les œuvres et propage les théories de bonté ; Deherme, de la Coopération des Idées. C'est ceux-là qu'il appelle les lassés. C'est ceux-là qui, dit-il, abandonnent aux classes dirigeantes la richesse prodigieuse accumulée par les générations !

Des individus qui créent des coopératives, des écoles, des journaux, des revues libertaires, qui, dans les réunions publiques, les Universités populaires, portent la bonne parole humanitaire et révolutionnaire, qui veulent aux portes de Paris, à quelques kilomètres de la Ville-Lumière, matérialiser leur rêve, synthétiser leur idéal, sont présentés comme des êtres qui préfèrent le repos à l'état de lutte !

Mon cher Malato, nous parlons communisme et chacun a sa bourse ; liberté, et nous sommes enchaînés ; éducation et instruction libertaires, et nos enfants sont confiés à des autorités laïques ou catholiques. Et vous voulez attendre ! Attendre quoi ?

Secondez, au contraire, des hommes qui pensent que si certains d'entre eux vivaient en communisme, ils montreraient au monde que, en pleine liberté, des individus peuvent vivre, qu'ils n'ont point besoin de maîtres, que, livrés à eux-mêmes, les travailleurs produiraient au moins autant qu'ils consomment. Réfléchissez à l'immensité de la tâche entreprise et peut-être comprendrez-vous que le succès aurait un retentissement considérable.

Ne croyez pas que parce que des travailleurs bêcheraient la terre, confectionneraient des chaussures ou construiraient des maisons de leur propre initiative, sans aucun bénéfice ou salaire, que par là même ils auraient perdu la faculté de parler ou d'écrire, de fréquenter d'autres gens que des communistes ; au contraire, leur activité et leur faculté de propagande ne pourraient qu'en être accrues. Enfin, n'oubliez pas que le développement du milieu libre n'est pas limité : il aura toute l'importance que nous pourrions lui donner.

Pour terminer cette réponse à un excellent camarade, je dirai que rester les pieds dans la boue pour continuer à fixer une étoile n'est pas une agréable situation ; c'est celle des miséreux qui, dans la nuit noire, ne savent où gîter. A la colonie, on aura au moins un toit démontrant par là aux ignorants et aux bourgeois qu'il n'y a pas eu besoin de patrons pour en diriger la construction, pas plus que de propriétaires.

Il est bien certain, comme le dit Butaud, que j'interprète son essai de communisme pratique selon mon tempérament. Je ne puis l'interpréter selon le tempérament d'un autre ; aussi, quoique nombre de camarades partagent ma manière de voir, me suis-je borné à exprimer un sentiment personnel. Pourtant, lors que Butaud ajoute que j'in-

ne, ne m'est arrivée, par suite de certaines circonstances, qu'avec quelque retard. Quoi qu'il en soit, il est d'une loyauté élémentaire de la publier. La voici :

Malato interprète l'essai de communisme pratique que veut tenter un groupe de camarades selon ses conceptions, son tempérament et sa condition professionnelle.

Il donne à l'action collective d'une centaine de camarades — qui seront cinq cents avant six mois — une tendance qu'elle n'a pas. Et pour répondre simplement, je nommerai quelques-uns des plus connus : Albert Klénerl, qui, avec d'autres camarades du Groupe antimilitariste, vient de fonder le *Réveil de l'Esclave* dont il assume la gérance ; Henri Beylie, qui s'efforce de propager la théorie naturalienne — méthode tendant à ramener la vie à sa simplicité naturelle — E. Armand, qui édite l'*Ère Nouvelle* en y consacrant toute son énergie et une partie de son salaire de correcteur d'imprimerie ; Francis Prost, Paraf-Javal, nos amis communs, si dévoués propagandistes de l'anarchie ; Ardoin, qui rêva de fonder l'École libertaire ; Daubé Bancel, l'acharné coopérateur ; Papillon, de l'Éducation libertaire ; Birukoff, l'ami de Tolstoï dont il répand les œuvres et propage les théories de bonté ; Deherme, de la Coopération des Idées. C'est ceux-là qu'il appelle lassés ! C'est ceux-là qui, dit-il, abandonnent aux classes dirigeantes la richesse prodigieuse accumulée par les générations !

Des individus qui créent des coopératives, des écoles, des journaux, des revues libertaires, qui, dans les réunions publiques, les Universités populaires, portent la bonne parole humanitaire et révolutionnaire, qui veulent aux portes de Paris, à quelques kilomètres de la Ville-Lumière, matérialiser leur rêve, synthétiser leur idéal, sont présentés comme des êtres qui préfèrent le repos à l'état de lutte !

Mon cher Malato, nous parlons communisme et chacun a sa bourse ; liberté, et nous sommes enchaînés ; éducation et instruction libertaires, et nos enfants sont confiés à des autorités laïques ou catholiques. Et vous voulez attendre ! Attendez quoi ?

Secondez, au contraire, des hommes qui pensent que si certains d'entre eux vivaient en communisme, ils montreraient au monde que, en pleine liberté, des individus peuvent vivre, qu'ils n'ont point besoin de maîtres, que, livrés à eux-mêmes, les travailleurs produiraient au moins autant qu'ils consomment. Réfléchissez à l'immensité de la tâche entreprise et peut-être comprendrez-vous que le succès aurait un retentissement considérable.

Ne croyez pas que parce que des travailleurs bêcheraient la terre, confectionneraient des chaussures ou construiraient des maisons de leur propre initiative, sans aucun bénéfice ou salaire, que par là même ils auraient perdu la faculté de parler ou d'écrire, de fréquenter d'autres gens que des communistes ; au contraire, leur activité et leur faculté de propagande ne pourraient qu'en être accrues. Enfin, n'oubliez pas que le développement du mineur libre n'est pas limité : il aura toute l'importance que nous pourrions lui donner.

Pour terminer cette réponse à un excellent camarade, je dirai que rester les pieds dans la boue pour continuer à fixer une étoile n'est pas une agréable situation ; c'est celle des miséreux qui, dans la nuit noire, ne savent où gîter. A la colonie, on aura au moins un toit démontrant par là aux ignorants et aux bourgeois qu'il n'y a pas eu besoin de patrons pour en diriger la construction, pas plus que de propriétaires.

Il est bien certain, comme le dit Butaud, que j'interprète son essai de communisme pratique selon mon tempérament. Je ne puis l'interpréter selon le tempérament d'un autre ; aussi, quoique nombre de camarades partagent ma manière de voir, me suis-je borné à exprimer un sentiment personnel.

Pourtant, lorsque Butaud ajoute que j'interprète ledit essai selon ma « condition professionnelle », je lui demanderai ce qu'il entend par là.

Est-ce que ma condition professionnelle, qui est exactement celle de nombreux camarades, vivant de leur plume sans jamais la prostituer et n'ayant jamais écrit une ligne contre leur conscience, serait, par hasard, moralement inférieure à celle de l'ouvrier manuel vivant de fabriquer des alcools, des engins de meurtre, de religion ou de luxe ? Le fait d'avoir pour instrument de travail une plume, un crayon ou un pinceau plutôt qu'un burin, un marteau ou une aiguille, rendrait-il incapable de raisonner sagement ?

Je soulève ce point d'interrogation parce que nombre de nos amis, des plus sincères et des meilleurs, en sont venus à une défiance excessive de celui qui, travailleur tout autant qu'eux, travaille cependant d'une façon différente.

C'est là un préjugé regrettable et qui, malheureusement, se retrouve dans toutes les catégories de la masse ouvrière.

Le bourgeois incapable de comprendre et de favoriser les tentatives d'affranchissement économique n'est pas celui qui, tout en vivant de son labeur, porte redingote et chapeau haut de forme, mais celui qui, même en blouse ou en bourgeois, exploite le travail des autres et désire continuer indéfiniment cette exploitation.

Ch. Malato.

que veut tenter un groupe de camarades
on ses conceptions, son tempérament et sa con-
on professionnelle.
l donne à l'action collective d'une centaine de
narades — qui seront cinq cents avant six
ois — une tendance qu'elle n'a pas. Et pour ré-
ndre simplement, je nommerai quelques-uns
s plus connus : Albert Kiénert, qui, avec d'au-
es camarades du Groupe antimilitariste, vient de
nder le *Réveil de l'Esclave* dont il assume la
rance ; Henri Beylie, qui s'efforce de propager
théorie naturienne — méthode tendant à ra-
ener la vie à sa simplicité naturelle — E. Ar-
and, qui édite l'*Ère Nouvelle* en y consacrant
ute son énergie et une partie de son salaire de
rrecteur d'imprimerie ; Francis Prost, Paraf-
val, nos amis communs, si dévoués propagan-
stes de l'anarchie ; Ardoin, qui rêva de fonder
Ecole libertaire ; Daudé Bancel, l'acharné co-
érateur ; Papillon, de l'Éducation libertaire ;
rukoff, l'ami de Tolstoï dont il répand les œu-
res et propage les théories de bonté ; Deherme,
e la Coopération des Idées. C'est ceux-là qu'il ap-
elle lassés ! C'est ceux-là qui, dit-il, abandonnent
ux classes dirigeantes la richesse prodigieuse
ecumulée par les générations !

Des individus qui créent des coopératives, des
coles, des journaux, des revues libertaires, qui,
ins les réunions publiques, les Universités po-
ulaires, portent la bonne parole humanitaire et
évolutionnaire, qui veulent aux portes de Paris,
quelques kilomètres de la Ville-Lumière, maté-
rialiser leur rêve, synthétiser leur idéal, sont pré-
entés comme des êtres qui préfèrent le repos à
état de lutte !

Mon cher Malato, nous parlons communisme
chacun a sa bourse ; liberté, et nous sommes
chainés ; éducation et instruction libertaires, et
os enfants sont confiés à des autoritaires laï-
ques ou catholiques. Et vous voulez attendre !
Attendre quoi ?

Secondez, au contraire, des hommes qui pen-
ent que si certains d'entre eux vivaient en com-
unisme, ils montreraient au monde que, en
tème liberté, des individus peuvent vivre, qu'ils
'ont point besoin de maîtres, que, livrés à eux-
mêmes, les travailleurs produiraient au moins
autant qu'ils consomment. Réfléchissez à l'im-
ensité de la tâche entreprise et peut-être com-
prendrez-vous que le succès aurait un retentisse-
ment considérable.

Ne croyez pas que parce que des travailleurs
écheraient la terre, confectionneraient des chaus-
sures ou construiraient des maisons de leur pro-
pre initiative, sans aucun bénéfice ou salaire, que
par là même ils auraient perdu la faculté de par-
ler ou d'écrire, de fréquenter d'autres gens que
les communistes ; au contraire, leur activité et
leur faculté de propagande ne pourraient qu'en-
tre accrues. Enfin, n'oubliez pas que le dévelop-
pement du mineur libre n'est pas limité : il aura
toute l'importance que nous pourrions lui don-
ner.

Pour terminer cette réponse à un excellent ca-
marade, je dirai que rester les pieds dans la
boue pour continuer à fixer une étoile n'est pas
une agréable situation ; c'est celle des miséreux
qui, dans la nuit noire, ne savent où gîter. A la
colonie, on aura au moins un foit démontrant par
à aux ignorants et aux bourgeois qu'il n'y a pas
de besoin de patrons pour en diriger la construc-
tion, pas plus que de propriétaires.

Il est bien certain, comme le dit Butaud,
que j'interprète son essai de communisme
pratique selon mon tempérament. Je ne
peux l'interpréter selon le tempérament d'un
autre ; aussi, quoique nombre de camara-
des partagent ma manière de voir, me suis-
je borné à exprimer un sentiment personnel.

Pourtant, lorsque Butaud ajoute que j'in-
terprète ledit essai selon ma « condition
professionnelle », je lui demanderai ce qu'il
entend par là.

Est-ce que ma condition professionnelle
qui est exactement celle de nombreux ca-
marades, vivant de leur plume sans jamais
se prostituer et n'ayant jamais écrit une li-
gne contre leur conscience, serait, par ha-
sard, moralement inférieure à celle de l'ou-
vrier manuel vivant de fabriquer des alcools
ou des engins de meurtre, de religion ou de
luxure ? Le fait d'avoir pour instrument de
travail une plume, un crayon ou un pinceau
plutôt qu'un burin, un marteau ou une ai-
guille, rendrait-il incapable de raisonner sai-
nément ?

Je soulève ce point d'interrogation parce
que nombre de nos amis, des plus sincères
et des meilleurs, en sont venus à une dé-
fiance excessive de celui qui, travailleur tou-
tant qu'eux, travaille cependant d'une fa-
çon différente.

C'est là un préjugé regrettable et qui, mal-
heureusement, se retrouve dans toutes les
catégories de la masse ouvrière.

Le bourgeois incapable de comprendre e
de favoriser les tentatives d'affranchiss-
ment économique n'est pas celui qui, to-
en vivant de son labeur, porte redingote
chapeau haut de forme, mais celui qui, m-
me en blouse ou en bourgeron, exploite le tr-
vail des autres et désire continuer indéfi-
niment cette exploitation.

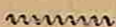
Ch. Malato.

A quelle époque la pipe remonte-t-elle dans le passé ? S'il faut lui concéder une origine lointaine, avec quoi, diable ! pouvait-on « en griller une » avant l'invention ou l'importation du tabac ?

Nous apprenons qu'une véritable guerre vient de se déclarer, à ce sujet, entre les antiquaires des rives du Danube et ceux des bords du Rhin. Des fouilles opérées dans ces contrées ont mis à découvert d'innombrables quantités de pipes en bois et en métal. Sur quoi les archéologues paléographes ont exhibé des manuscrits démontrant l'existence de la pipe aux temps mérovingiens — époque où peu de salons en proscrivaient l'usage. De leur côté, les palingénésistes soutiennent que ces « brûle-gueule » de rebut retrouvés sont d'un état « fossile » des plus récents.

La querelle s'est envenimée et l'on est prêt à en venir aux mains.

Étant donné l'oiseux de la question, il faut espérer pourtant que les adversaires ne tarderont pas à allumer le « calumet de la paix ».



COUPS DE BALAI

Jules Mullet, le cantonnier-poète, dont l'*Aurore* a signalé déjà l'œuvre originale, publie une nouvelle édition de ses *Coups de Balai*, impromptus poétiques, avec préface de J.-B. Clément. Cette édition est augmentée de trois chansons et de cinquante quatrains humoristiques, dédiés aux nouveaux élus de la Seine.

L'ouvrage forme une élégante plaquette que l'on peut se procurer chez l'auteur, impasse de la Gaité, n° 6, au prix de 40 centimes.

Le citoyen Jules Mullet est représenté sur son travail, à côté de son balai prosaïque, à côté de son balai poétique et celui des

ÉMORATION

La commission des inscriptions parisiennes a décidé de faire apposer, sur la maison située au n° 84 de l'avenue du Maine, une plaque de marbre rappelant la chute du ballon dirigeable le *Pax* et la mort des deux courageux explorateurs qui montaient l'aérostaf.

On ne saurait qu'approuver cette touchante commémoration ; mais elle semblera peu encourageante pour les futurs apôtres de la navigation aérienne.



IMPOT SUR LE REVENU

On sait que l'application de cet impôt en Suisse comporte l'usage de registres-questionnaires où les contribuables doivent faire leurs déclarations écrites.

Cette formalité s'accomplit avec beaucoup d'humour par les imposables qui n'ont à faire que des réponses négatives.

Voici, par exemple, quelques attestations burlesques, recueillies entre nombre d'autres semblables, sur les derniers questionnaires du canton de Lucerne :

Ma fortune mobilière apprend actuellement à marcher dans la chambre.

Ma fortune consiste en une femme et six enfants.

Dieu m'a fait présent d'un enfant... que je déduis du montant de mes revenus comme d'autres présents.

Marié ? — Non, heureusement pour le fisc.

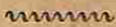
Mariée ? Malheureusement non. Mais j'espère toujours.

Les salaires n'augmentent pas, mais la famille.

Fortune personnelle ? — Cela dépendra de celle que j'épouserai.

Enfants ? — Oui, trois et demi...

Ajoutons que, souvent, des injures accentuées couvrent du haut en bas ces feuilles indiscrettes.



LE MOT DE LA FIN

Un petit commerçant de province apprend, de l'un de ses confrères, la mauvaise nouvelle que son plus fort débiteur, dans une ville voisine, a été soudain frappé d'aliénation mentale.

— Ah ! fichtre ! va-t-il au moins me payer ce qu'il me doit ?

— Ah ! non ! par exemple : il est fou... mais pas si bête...

Scaramouche.

IRONIE AMÈRE